

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THESE

N°

57

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean Georges Eymard GUÉRIN

Né le 2 juillet 1909 à Lagorce (Gironde)
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

PATHOLOGIE

DE

HONORÉ DE BALZAC

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNE

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1938

27

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553016_0058

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1937

THESE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean Georges Eymard GUÉRIN

Né le 2 juillet 1909 à Lagorce (Gironde)
Ancien externe des Hôpitaux de Paris

PATHOLOGIE

DE

HONORÉ DE BALZAC

Président : M. L. TANON, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ

11 & 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1937

LE DOYEN : TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie.....	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique médicale.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	N...
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	CHIRAY
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale.....	CUNEO.
	GOSSET.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique.....	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARION
Clinique d'accouchements.....	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologie.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	Maurice VILLARET.
Clinique de la tuberculose.....	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	CROUZON.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale
 BARIETY Pathologie médicale.
 BENARD (Henri) Pathologie médicale.
 BERNARD (E).. Pathologie médicale.
 BESANÇON (Justin), Hydrologie.
 BOULIN..... Pathologie médicale.
 BULLIARD..... Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 COSTE..... Pathologie médicale.
 DOGNON..... Physique.
 FEY..... Urologie.
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale
 GALLIARD..... Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES Pathologie
 chirurgicale.
 DE GENNES.... Pathologie médicale.
 GAYET..... Physiologie.
 GIROUD..... Histologie.
 HAGUENEAU... Pathologie médicale.
 HALPHEN..... Oto-rhino-Laryng.
 HAZARD..... Pharmacologie.
 HUGUENIN..... Anatomie pathologique
 JOANNON..... Hygiène.
 LACOMME..... Obstétrique.

MM.

LANTUEJOUL.. Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE..... Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale
 Mlle J. LEVY.. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX... Pathologie chirurgicale
 MOLLARET.... Pathologie médicale.
 MOREAU..... Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING..... Anatomie pathologique
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE . Médecine légale.
 PORTES..... Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHTER..... Physiologie.
 SANNIE..... Chimie biologique.
 SENEQUE..... Pathologie chirurgicale
 TROISIÈRE Pathologie expérimentale
 TURPIN..... Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVE..... Pathologie chirurgicale
 BUSQUET..... Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.

MM.

LARDENNOIS .. Pathologie chirurgic.
 LEROUX Anatomie pathologique
 VAUDESCAL... Obstétrique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE A TITRE PERMANENT

MM.
 ALAJOUANINE. Clinique médicale.
 AUBERTIN..... Clinique médicale.
 BRULE Clinique médicale.
 CHABROL Clinique médicale.
 PONZELOT..... Clinique médicale.
 DUVOIR Clinique médicale.
 LIAN Clinique médicale.
PASTEUR-VALLÉRY-RADOT Clinique médicale.
 SEZARY Clinique médicale.

MM.
 BASSET Clinique chirurgicale.
 BROCC Clinique chirurgicale.
 CADENAT Clinique chirurgicale.
 GATELLIER Clinique chirurgicale.
 MOURE Clinique chirurgicale.
 QUENU..... Clinique chirurgicale.
 SCHWARTZ Clinique chirurgicale.
 VELTER Clinique chirurgicale.

MM.
 ECALLE..... Clinique obstétricale.
 METZGER..... Clinique obstétricale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé..... Education Physique.
 LEDOUX-LEBARD..... Radiologie clinique.
 PHILIBERT, agrégé..... Microbiologie.
 RUPPE..... Stomatologie.
 WEILL-HALLE Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS PARENTS

A MA MÈRE

Gage d'amour filial.

A MON PÈRE

Qui fut l'inspirateur de mes
études médicales. Témoignage
d'affection pour la persévérance
qu'il a eue dans le choix de
ma carrière.

A MA SŒUR

A TOUS LES MIENS

A TOUS MES AMIS

et très particulièrement

A MES AMIS LORRAINS

Dont l'accueil fraternel aura
déterminé le choix de mon
nouveau « Heimat ».

A MES ÉDUCATEURS DU COLLÈGE STANISLAS

A qui je dois tant de choses.

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène et Médecine préventive

Professeur de Clinique coloniale

Conseiller technique du Ministre de la Santé publique

Inspecteur général des Services techniques d'hygiène

de la Préfecture de Police

Membre de l'Académie de médecine

Officier de la Légion d'honneur

Tous nos remerciements
pour le grand honneur qu'il
nous a fait en acceptant la
présidence de notre thèse.

A tous mes Maîtres de la Faculté et
des Hôpitaux de Paris.

A M. le Docteur DUJARRIER (*in memoriam*).

A M. le Professeur OMBRÉDANNE.

A M. le Professeur MARION.

A M. le Professeur LEREBoullet.

A M. le Docteur BABONNEIX.

A M. LE DOCTEUR GRENET.

Témoignage de respectueuse
amitié pour les conseils si
précieux qu'il m'a prodigués.

A M. LE DOCTEUR ROUHIER

Pour la haute bienveillance
et la sympathie qu'il m'a tou-
jours manifestées.

A M. LE DOCTEUR GARRELON

A M. LE DOCTEUR MORANCÉ

*Médecin Chef du sanatorium de la Ville de Paris
à Hendaye*

A MES CONFÉRENCIERS :

M. le Docteur VANIER.

M. le Docteur CHAPERON.

M. le Docteur STANISLAS DE SÈZE.

INTRODUCTION

Balzac est un beau et grand sujet d'étude pour un médecin.

La « Comédie humaine » abonde en pages qui sont de véritables observations médicales. C'est Balzac qui a entrevu, le premier, l'importance de la médecine et des médecins dans la société et la littérature moderne. Il leur a fait une place de choix dans ses romans. L'un des plus beaux n'est-il pas le *Médecin de campagne*, et l'un de ses personnages préférés le médecin Horace Bianchon, à ce point qu'à son lit de mort, dans l'hallucination de son agonie, Balzac suppliait : « Allez chercher Bianchon ! »

Il y a longtemps que l'on a remarqué le caractère médical de l'œuvre de Balzac.

Théophile Gautier, dans *Ecrivains et artistes romantiques*, a, le premier, parlé des « rares facultés d'analyste, de physiologiste, d'anatomiste » de Balzac.

Ferdinand Brunetière, dans son livre sur *Honoré de Balzac*, a écrit que « le document physiologique et surtout pathologique abonde » dans la *Comédie humaine*.

Hippolyte Taine, dans ses *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, va jusqu'à dire de Balzac qu'« il est médecin ; il fait comme eux ... au lieu de peindre, il disséquait ».

Le Docteur Cabanès a consacré à *Balzac* ignoré tout un livre dans lequel il montre le côté médical de son œuvre.

Plus récemment, M^{lle} José Bozzi a écrit une étude intéressante sur *Balzac et les médecins dans la Comédie humaine*.

Enfin, dans le journal littéraire *Le Goëland*, le Docteur Robert Cornilleau a publié un *Balzac et la médecine* qui met bien au point la question et apporte des documents nouveaux.

Ce n'est pas cet aspect de Balzac écrivain médical ou peintre de médecins, que nous avons voulu étudier ici. C'est l'homme, avec sa constitution, son tempérament, c'est le malade que nous nous proposons d'examiner. Un écrivain d'un pareil génie vaut bien que l'on s'y intéresse du point de vue pathologique et que l'on recherche exactement quelle maladie a enlevé prématurément un Balzac aux lettres et à l'humanité.

Tel est l'objet précis de notre thèse.

Rappelons d'abord les hérédités de Balzac.

Du côté paternel, ses ancêtres étaient des paysans. Notons à ce propos le rôle immense que jouent les paysans dans les romans de Balzac. Ses plus grands types sont presque tous des terriens déracinés et partis à la conquête de Paris.

Les Balzac, ou Balssa, formaient une sorte de tribu à la limite du Rouergue et de l'Albigeois. On en rencontre encore aux environs de Montirat, petit village du canton de Monestiés, dans le département du Tarn.

C'est à la Nougairié, hameau de Montirat, qu'est né Bernard Balzac, le père d'Honoré, le 22 juillet 1746. Edmond Biré (*Honoré de Balzac*, Paris, Champion, s.d.) a retrouvé son acte de naissance, qui le porte comme fils de Bernard François Balssa, laboureur.

Honoré de Balzac ne descendait pas des Balzac d'Entragues, comme il l'a prétendu. C'est son père qui, le premier, s'est anobli en ajoutant une particule à son nom, à l'occasion du mariage de sa fille Laurence avec M. de Montzaigle.

La maison natale de Bernard Balzac existe toujours à la Nougairié. C'est une humble ferme, dans un creux

de pays pittoresque et sauvage (Cf. Louis Lumet, *Les origines d'Honoré de Balzac. Sa famille paternelle*). Le curé de Montirat avait remarqué l'intelligence de ce petit paysan ; il assura sa première instruction, puis le confia au notaire de l'endroit.

Les portraits de la collection Carrier-Belleuse nous montrent Bernard Balzac, l'œil ouvert et intelligent, le nez retroussé humant le vent qui passe, la figure spirituelle. L'ensemble présente un air avantageux et de magnifique santé. C'est le portrait d'un gaillard qui n'avait pas mine à moisir dans une étude de petit tabellion, au fond de l'Albigeois. En effet, il vint à Paris, où il joua si bien de la langue et des coudes qu'il décrocha un emploi au Conseil du roi. Lui-même, dans le faire-part cité plus haut, se qualifie d'ancien secrétaire au Conseil du roi. Situation notable, qui conférait la noblesse et autorisait le fils du laboureur Balssa à devenir M. de Balzac.

Sous la Révolution, Bernard Balzac se débrouilla très bien puisque, du Conseil du roi, il passa au Conseil général de la Commune de Paris. C'était un homme qui savait s'adapter, mais c'était aussi un bon et brave homme, comme le prouve une curieuse anecdote rapportée par la *Chronique médicale* (année 1911, p. 332).

D'après les papiers du procès des hébertistes, il s'agissait d'un « coup » préparé en comité secret par la Commune de Paris. L'auteur Dugazon avait été

signalé comme « suspect », ce qui, en ce terrible temps, équivalait à la désignation pour la fatale charrette. Balzac père avertit amicalement Dugazon et lui sauva la vie.

Bon et pas bête, Bernard Balzac profitera de la Révolution et de la guerre pour entrer dans l'Intendance en qualité de Commissaire du service des vivres à l'armée du Nord. Puis il épouse la fille d'un de ses chefs, Laure Sallambier, et il est nommé administrateur de l'Hospice général, à Tours, où naîtra Honoré le 1^{er} prairial an VII (20 mai 1799), au n° 35 de la rue de l'Armée d'Italie, aujourd'hui 25, rue Nationale.

Fils d'un père albigeois et d'une mère parisienne, Honoré de Balzac n'est donc Tourangeau que par accident. Cependant, il passera toute son enfance à Tours, jusqu'à l'âge de 13 ans.

Le père de Balzac ne semble avoir jamais fait de maladie grave. Nous sommes très exactement renseignés sur les faits et gestes de la famille Balzac, d'abord par la correspondance du grand écrivain, et puis par les souvenirs de sa sœur Laure. Nulle part on ne relève d'allusion à un incident pathologique sérieux dans l'existence de leur père. Celui-ci mourut le 20 juin 1829, à l'âge de 82 ans, des suites d'un accident de voiture, au dire du Docteur Cabanès. Il convient d'ajouter que le vieux Balzac avait éprouvé un chagrin profond de l'insuccès et des revers de fortune subis

par Honoré dans l'affaire d'imprimerie et de fonderie de caractères qu'il avait rachetée rue des Marais Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti). Le dévouement de Mme de Berny qui sacrifia une partie de sa fortune pour racheter l'affaire, sauva Balzac de la faillite.

Sans cet accident et cette débâcle, peut-être le père de Balzac serait-il devenu centenaire, car il se vantait d'avoir arraché aux Chinois les secrets de leur longévité. « Je suis beau comme un marbre et fort comme un arbre », disait-il fièrement.

Du côté maternel, chez Balzac, deux particularités à retenir au point de vue médical. Là encore, on retrouve le monde hospitalier, car Mme Balzac mère, née Laure Sallambier, était la fille du directeur des Hôpitaux de Paris, dont une salle Sallambier à l'Hôtel-Dieu conserve le souvenir. Mme Balzac était Parisienne, petite-fille de marchands drapiers de la rue Saint-Honoré, mais son nom, très répandu dans le Nord, indique ses origines flamandes. On attribue à cette hérédité le fait qu'Honoré de Balzac ait si bien compris et exprimé l'âme du pays flamand dans *Jésus-Christ en Flandre* et la *Recherche de l'absolu*.

Ainsi, Balzac est à la fois Languedocien par son père, Parisien et Flamand par sa mère, Tourangeau par sa naissance et ses impressions de jeunesse. Au total, une synthèse d'hérités et d'énergies françaises : Nord, Midi et Centre.

Laure Sallambier était âgée seulement de 17 ans quand elle épousa, en janvier 1797, Bernard Balzac qui en avait 50. Vingt-huit mois plus tard naissait Honoré.

Tous les auteurs ont noté l'extrême nervosité de

Mme Balzac mère, « ses vivacités, ses susceptibilités, ses inquiétudes, ses exagérations dramatiques ». Devant une difficulté, elle s'écriait : « Une pierre au cou et le Pont Neuf » ! Pour une garniture qu'elle envoie chercher et qu'on ne trouve pas, elle « fait du sang vert » (Cf. André Bellesort, *Balzac et son œuvre*, Paris, Perrin, 1924, p. 10-11).

Cabanès dit : « C'était une nerveuse, lui (son mari) un sanguin : le tempérament d'Honoré était nervoso-sanguin ».

Précisons. Il suffit de regarder le portrait de Mme Balzac mère pour faire le diagnostic : c'est une hyperthyroïdienne longiligne dont la sécrétion exagérée de la glande thyroïde explique l'instabilité, l'émotivité et l'anxiété.

« Nerveuse », mais tout de même solide. Elle surviva quatre ans à son fils et mourut aux Andelys le 1^{er} avril 1854, dans sa 76^e année.

C'est d'elle, dit André Bellesort, que Balzac tenait son talent de conteur et aussi son attirance vers les problèmes mystiques. Elle possédait les œuvres de Saint-Martin, de Jacob Bœhm, de Swendenborg. Ce dernier auteur fit une vive impression sur l'esprit de Balzac qui s'en inspira dans plusieurs romans, notamment dans *Ursule Mirouet*.

L'instabilité thyroïdienne de la mère se retrouve chez Honoré de Balzac. Le Docteur Fournier, ancien

maire de Tours, dans une brochure indiquée par Cabanès, mais à son habitude sans aucune précision bibliographique, rapporte qu'ayant interrogé des personnes qui avaient connu Balzac durant ses séjours à Saché, celles-ci lui avaient rapporté que l'écrivain « ne pouvait demeurer longtemps dans le même lieu. Il s'en allait soit par le bourg, soit à travers la campagne, s'adressant à tel ou tel, l'interrogeant et se renseignant sur ses affaires personnelles, sur celles de ses voisins ou sur celles de la commune ».

Léon Gozlan raconte dans *Balzac intime* (Paris, Librairie illustrée, s.d.) qu'ayant emmené Balzac à la première représentation des *Burgraves* à la Comédie Française, il eut toutes les peines du monde à le faire rester en place : « A chaque instant, comme un enfant revêche, il me disait :

— Est-ce fini ? Quand cela sera-t-il fini ?

« Pourtant, il admirait beaucoup Victor Hugo ; mais il n'aimait pas à accorder une longue attention à un spectacle quelconque ».

Balzac a été un grand voyageur et un enquêteur toujours avide de renseignements. Il se documentait sans cesse. De là à incriminer chez lui une « manie ambulatoire », comme l'a fait Cabanès, il y a pour le moins une nuance. « Manie » signifie quelque chose de morbide, alors que l'activité toujours en mouvement de Balzac tenait seulement, comme chez sa mère, à un hyper-fonctionnement glandulaire.

III

Mme Laure Surville-Balzac, qui a écrit la vie de son frère, nous a laissé des détails très précis sur son enfance. Comme Mme Balzac mère avait perdu un premier enfant en voulant l'allaiter, Honoré, sitôt sa naissance, fut confié à une nourrice qui le garda jusqu'à l'âge de 4 ans. Puis, de très bonne heure, il fréquenta l'excellent Leguay, et à l'âge de 7 ans il entra chez les Oratoriens du célèbre collège de Vendôme. Sur le registre d'entrée du collège figure cette mention :

« Honoré Balzac, âgé de 8 ans et 5 mois ; a eu la petite vérole sans infirmités : caractère sanguin, s'échauffant facilement et sujet à quelques fièvres de chaleur. Entré au pensionnat le 22 juin 1807. S'adresser à M. Balzac, son père, à Tours ».

Balzac resta sept ans au collège de Vendôme. Il a raconté les souvenirs de ce temps dans son roman *Louis Lambert*.

Louis Lambert est-il, à proprement parler, une autobiographie ? Sa sœur l'assure, mais nous pensons plutôt que, comme les types des romans de Balzac, c'est un personnage composite. *Louis Lambert* pré-

sente un cas très curieux de schizophrénie et de démence précoce.

Dans une remarquable étude de *Lyon médical* (n° du 25 sept. 1927), MM. Devic et Morin ont établi avec précision que *Louis Lambert* constituait une véritable observation de l'évolution mentale d'un dément précoce, depuis la période de schizoïdie jusqu'à la période de schizophrénie, en passant par les manifestations intermédiaires cyclothymiques.

D'après les Professeurs Henri Claude et Lévy-Valensi (*Progrès médical* du 7 avril 1934), Balzac s'est révélé là un véritable psychiatre, précurseur de Chaslin et de Bleuler. Avant Bleuler, il a magistralement décrit l'autisme, la perte de contact avec le réel. On ne saurait donc assimiler le cas de *Louis Lambert* à celui de Balzac, qui n'avait rien d'un psychopathe.

Balzac, au collège de Vendôme, était un élève médecin ; mais il se distingua par une effrayante boulimie intellectuelle. Il dévorait des volumes entiers, traitant de toutes les questions, même les plus étrangères à ses classes. Les dictionnaires étaient parmi ses livres favoris.

Il tomba malade et le directeur du collège pria sa mère de venir le chercher pour le ramener dans sa famille. Auprès de ses maîtres, il passait pour un élève capable de peu d'efforts !

La vie familiale eut vite fait de le remettre sur pied,

car il avait une constitution solide, et il poursuivit normalement ses études, d'abord au collège de Tours, puis, quand son père fut nommé à Paris, dans deux pensions du quartier du Marais.

En 1816, il avait terminé les études secondaires et se fit inscrire à la Faculté de Droit de Paris. En même temps, il fit un stage chez un avoué, M^e Guillonnet-Merville, puis chez un notaire, M^e Passez. A 21 ans, il aurait passé sa licence en droit, mais, sur ce point précis, les biographes de Balzac ne sont pas tous d'accord. C'est alors que son père voulut faire de lui un notaire. Honoré se récria et refusa net de devenir un officier ministériel, déclarant qu'il voulait faire de la littérature.

M. Balzac père ayant pris sa retraite, sa famille alla habiter aux environs de Paris, à Villeparisis. Honoré resta seul dans une mansarde, 9 rue de Lesdiguières. Désormais commence pour lui la vie d'homme de lettres, et cette lutte gigantesque avec les difficultés qu'il finira par surmonter à force de génie.

Nous ne le suivrons pas dans cette lutte, ni dans cette vie mouvementée qui constitue pour l'homme le plus passionnant des romans de la *Comédie humaine*, un roman vécu qui appartient à l'histoire. Ce que nous voulons retenir seulement, c'est son genre de vie, c'est son état pathologique, et nous rechercherons les raisons pour lesquelles il est mort prématurément à 50 ans.

IV

Balzac a été un grand travailleur, en ce sens qu'il a laissé une œuvre immense : 97 ouvrages, écrits en vingt ans, de 1827 à 1847, sans compter une quarantaine de romans de jeunesse signés de pseudonymes. Mais il ne faudrait pas croire qu'il travaillait sans arrêt et qu'il ne laissait aucune place à la fantaisie ni aux distractions. En réalité, il travaillait par à-coups. Quand il avait conçu un roman, il se mettait à sa table et il écrivait d'un seul jet pendant des heures entières. Sa porte était alors fermée à tout le monde ; même ses meilleurs amis n'auraient pu arriver jusqu'à lui. Seul son éditeur Werdet, qui a écrit un livre intitulé : *Portrait intime de Balzac* (Paris, Dentu, 1859), était admis à pénétrer dans ce qu'il appelait son *sanctum sanctorum*.

Werdet a donné les plus curieux détails sur la manière dont Balzac composait ses romans :

« C'est dans la solitude la plus complète, la plus absolue, les volets, les rideaux hermétiquement fermés, à la clarté de quatre bougies placées dans deux candélabres d'argent qui dominaient sa table de travail, que Balzac écrivait, écrivait, écrivait, sur cette petite

table devant laquelle l'écartement de ses pieds suffisait non sans peine à caser son large abdomen.

« Vêtu d'une robe blanche de dominicain, robe de cachemire en été, de laine très fine en hiver, les jambes libres de leurs mouvements dans un large pantalon à pieds de couleur blanche, élégamment chaussé de pantoufles de maroquin rouge richement brodées d'or, le corps serré par une longue chaîne d'or de Venise à laquelle était suspendu un riche plioir d'or avec une paire de ciseaux du même métal.

« Loin du monde, loin des préoccupations extérieures, Balzac pensait et composait ; il corrigeait et recorrigeait sans fin ses épreuves. Revoir incessamment la réimpression de ses anciens ouvrages, c'était pour lui un délassement d'esprit ; c'est ce qu'il appelait faire sa *cuisine littéraire*. Constamment, il avait sur le chantier plusieurs volumes à la fois.

« A 8 h. du soir, après un fort léger repas, il se couchait ; et presque toujours 2 heures du matin le retrouvaient assis à sa modeste table. Jusqu'à 6 h., sa plume vive, légère, lançant des étincelles électriques courait sur le papier. Le seul grincement de cette plume interrompait le silence de sa solitude monacale.

« Puis il prenait un bain, dans lequel il restait une heure plongé dans la méditation. A 8 heures, Auguste (son valet de chambre) lui présentait une tasse de café qu'il avalait sans sucre.

« De 8 heures à 9 heures, j'étais admis pour lui apporter des épreuves ou en reprendre de corrigées, ou pour lui arracher quelques parcelles de manuscrit. Le travail de composition recommençait ensuite avec la même ardeur, jusqu'à midi.

« Il déjeunait alors avec des œufs frais, à la mouillette, ne buvait que de l'eau, et terminait ce repas frugal par une seconde tasse d'excellent café noir, toujours sans sucre.

« D'une heure à 6 heures, encore le travail, toujours le travail. Puis il dînait fort légèrement, buvant la valeur d'un petit verre de vin de Vouvray, qu'il aimait beaucoup et qui avait le pouvoir de lui égayer l'esprit. De 7 à 8 heures, il me recevait encore et, quelquefois aussi, ses voisins, ses amis.

« Voilà comment vivait et travaillait Balzac.

« Après six semaines ou deux mois de cet affreux régime de cénobite, vous le revoyiez les traits horriblement tirés, pâle, défait, accablé de lassitude. Les traces du travail opiniâtre se lisaient dans ses yeux, d'ordinaire si noirs, si brillants, et qu'entourait alors un cerne de bistre.

« Sa retraite achevée, il semblait reprendre toute son activité fébrile et faire, pour ainsi dire, peau neuve ; il se lançait dans le monde, où il allait recharger sa palette de fraîches couleurs et butiner partout comme l'abeille ... ».

Ainsi donc, il y avait surmenage intense, mais ce n'était que par périodes, suivies de repos.

Nous avons dit que Balzac avait été un grand voyageur. Non seulement il se rendait fréquemment chez sa sœur ou chez ses amis Carraud, à Saché, à Frapesles, à Limoges, à Angoulême, mais encore, pour rejoindre Mme Hanska qu'il devait épouser quelques mois avant sa mort, il fit plusieurs fois le voyage de Russie. Il alla à Vienne, à Genève, à Turin, à Rome. En réalité, il avait une vigueur et une santé peu communes.

Théophile Gautier, dans son attachante étude sur Balzac parue dans le journal *L'Artiste* en 1858, a écrit : « Comme son père qui mourut accidentellement plus qu'octogénaire, Balzac croyait à sa longévité. Souvent il faisait avec nous des projets d'avenir. Il devait terminer la *Comédie humaine*, écrire la *Théorie de la démarche*, faire la *Monographie de la vertu*, une cinquantaine de romans, arriver à une grande fortune, se marier et avoir deux enfants. « Mais pas davantage : deux enfants font bien, disait-il, sur le devant d'une calèche ». Tout cela ne laissait pas que d'être long, et nous lui faisions observer que, ces besognes accomplies, il aurait environ 80 ans. — « 80 ans, s'écriait-il. Bah ! c'est la fleur de l'âge ».

Et Balzac est mort à 50 ans, laissant la *Comédie humaine* inachevée, marié, mais sans même avoir eu le temps d'avoir deux enfants, ni d'écrire toutes les œuvres qu'il méditait dans son puissant cerveau.

En 1832, il fit une chute de diligence. Il se rendait à Aix et, à Thiers, en montant sur l'impériale, son pied glissa sur le marchepied d'en haut, et le fer lui fit « un petit trou à l'os de la jambe droite ». Il dut interrompre son voyage et se fit soigner à Voreppe, chez le docteur Rome, dont il a transposé en partie l'originale figure dans le docteur Benassis du *Médecin de campagne*.

L'année suivante, il se plaignait de maux de tête. Son médecin, le célèbre docteur Nacquart, dont M. Marcel Bouteron a publié la correspondance avec Balzac dans les *Cahiers balzaciens* (n° 8, 1928), le condamna à l'inaction et au repos total.

« — Oui, docteur, lui répondit Balzac, si je faisais excès sur excès ; mais, depuis trois ans, je suis chaste comme une jeune fille ; je ne bois jamais ni vin, ni liqueur ; mes aliments sont pesés, et la recrudescence de ma névralgie apaisée venait moins de travail que de chagrin ».

En octobre 1836, il écrit à Mme Hanska : « Il y a plus d'un mois que je me lève à minuit et me couche à 6 heures, que je me suis imposé la plus stricte nourriture qu'il faille pour vivre, afin de ne pas envoyer au cerveau la fatigue d'une digestion ; eh bien, non seulement je sens des faiblesses que je ne puis décrire, mais tant de vie communiquée au cerveau que j'en éprouve de singuliers troubles ; je perds parfois le sens de la

verticalité qui est dans le cervelet ; même dans mon lit, il me semble que ma tête tombe à gauche ou à droite, et je suis, quand je me lève, comme emporté par un poids énorme qui serait dans ma tête ».

Quelques mois plus tard, le docteur Nacquart exigea qu'il allât se reposer en Touraine. Dès lors, dans de nombreuses lettres, il se plaint de maux de tête. En mai 1840, il écrit à une correspondante qu'il est atteint de « névralgies cérébrales causées par un coup d'air reçu sur le chemin de fer ». L'année suivante, le docteur Nacquart le condamne « à un bain de trois heures par jour, à boire quatre pintes d'eau, à ne pas se nourrir ».

Le docteur Roux, consulté en 1844, lui conseille, pour faire cesser les maux de tête, de voyager à pied.

Puis les maux de tête se compliquent de douleurs au foie. On lui applique des sangsues et des vésicatoires. Le docteur Nacquart le supplie de renoncer à ses « débauches de cervelle », lui prédisant que cela finira par quelque chose de fatal. « Vous y crèverez ! », lui dit-il un jour.

Balzac se plaint de perdre la mémoire. Ses cheveux blanchissent et tombent par poignées. Enfin, il respire avec peine, et il lui semble qu'il souffre de la poitrine.

Retenons ce détail. Il a son importance.

En septembre 1848, il se rend en Pologne chez

Mme Hanska. Le 6 novembre, il écrit à sa mère qu'il a été « attaqué » si vigoureusement par *une espèce de bronchite aiguë*, qu'il est resté dix jours sans pouvoir ni écrire, ni sortir. Il ajoute : « J'ai été bien malade, avant la bronchite ; mais, au moment où je t'écris, il y a un tel mieux dans le cœur et dans le poumon, qu'il faut croire que ces deux maladies successives ont été des crises heureuses pour la grande affection chronique que traite le docteur. Maintenant, il n'y a plus que les mouvements de haut en bas et les mouvements des bras qui déterminent des étouffements »...

Comment interpréter ces maux de tête dont se plaignait Balzac depuis plusieurs années et auxquels s'ajoutent maintenant des complications cardiaques, pulmonaires et hépatiques ?

A notre avis, le surmenage intellectuel et l'abus du café ne fournissent pas une explication suffisante. D'après les symptômes recueillis à travers sa correspondance, il nous paraît évident que Balzac souffrait d'une hypertension qui entraînait une insuffisance cardiaque, certains signes d'*angor pectoris* et des accidents d'œdème pulmonaire.

Le 3 mars 1849, il donne ces précisions à sa sœur Laure : « ... L'hiver ne nous a pas épargnés ici : nous avons eu les froids de 1812, et j'ai été pris à Kiev d'un quatrième rhume qui m'a fait longuement et cruelle-

ment souffrir ; le traitement de la maladie du cœur et du poumon étant interrompu, je n'avais plus de force, car la période où j'en suis est un affaiblissement total du système musculaire dans ces deux organes. De là ces étouffements à propos de tout, même d'une parole dite sur un ton trop élevé ... ».

A la même, toujours de Vierzschovnia (séjour chez Mme Hanska), il écrit, le 30 avril 1849 :

« Je reste ici cloué par la maladie. Hélas ! j'ai payé tribut à 1848, comme tous ceux qui en sont morts ou qui en mourront ! Seulement, mon tempérament de taureau donne du fil à retordre à la souveraine de l'humanité : je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie. A la suite des chagrins de février, qui a sapé fortune et littérature, il s'est déclaré chez moi, pendant que j'étais à Saché, *une hypertrophie du cœur* (tiens cela secret pour ma mère). Je ne pouvais pas marcher vite, ni gravir la moindre éminence. Enfin, ici, je suis arrivé à ce point que je ne pouvais pas me peigner sans des étouffements et des palpitations ; et il y a eu deux fois des attaques de strangulation complète, par impossibilité d'aspirer et d'expirer l'air. Il m'est impossible de monter un escalier, ou il faut que j'y mette les plus grandes précautions ; aussi a-t-il été de la dernière urgence de me remettre entre les mains des docteurs. Heureusement, il y a ici l'un des

premiers élèves du fameux Franck, l'original de mon *Médecin de campagne*, et, depuis ma dernière attaque, je l'ai consulté. Lui et son fils ont reconnu une *hypertrophie simple*, et ils sont unanimes à répondre de ma guérison. Mais me voilà dans les remèdes pour combien de temps, Dieu le sait ! Toujours est-il qu'il me serait impossible de faire sans danger les huit cents lieues qui me séparent de Paris, tant que je ne serais pas tout à fait guéri. Ces affreux étouffements me prennent pour des contrariétés, pour des sentiments trop forts ; il faut que, dans ma vie, tout soit couleur de rose ...

« Cette horrible maladie, horrible pour un homme de ma vivacité (car est-ce vivre que de prendre garde à tout, à la moindre expression de sentiment, à une parole trop vive, à un pas trop rapide ?), s'est compliquée, depuis quinze jours, du tribut que je paye au climat. Jusqu'à présent, je n'avais pas ressenti les influences terribles de ce climat asiatique. C'est effrayant ! J'ai des migraines tous les jours, je dors avec des maux de tête continuels ... »

Ces « affreux étouffements » et ces « maux de tête continuels » dont se plaint Balzac, il s'est fait illusion en les attribuant au climat du pays ; ils étaient les symptômes du mal dont il semble qu'il ait été atteint depuis longtemps. L'hypertrophie du cœur, diagnostiquée par les médecins polonais, n'avait pas seule-

ment pour cause la température de Pologne, ni les abus du café absorbé à Paris...

Le 21 juin 1849, il écrit, toujours à sa sœur :

« J'ai tardé près de quinze jours à te répondre, ma chère sœur, car j'ai eu une affreuse crise. Ma maladie de cœur était arrivée à un degré d'intensité si visible qu'il a fallu se remettre entre les mains des médecins de Vierzschovnia. On m'a ausculté, et la maladie a été parfaitement reconnue ; on l'a nommée, pour ne pas m'effrayer, hypertrophie simple. Le père a été d'avis d'entreprendre la guérison contre l'avis de son fils qui, imbu de nos idées françaises, me regardait comme fini. Au bout d'un mois et demi de traitement, traitement qui a consisté à rétablir la circulation du sang veineux, assez oblitéré, et à le purifier, attendu qu'il s'était épaissi et que la pléthore était causée par un défaut d'équilibre entre le sang artériel et le sang veineux, il est venu une période de traitement qui me soumettait à prendre deux fois par jour du citron pur et dans laquelle je vais rentrer. Or, un beau matin, il éclate une perturbation telle dans le plexus solaire que je commence par être foudroyé, renversé d'un canapé, et il arrive des vomissements qui me font croire à ma dernière heure. On me couche, et alors les sensations extraordinaires que le hachich développe en plaisir se manifestent en douleur. *Ma tête pesait des millions de kilogrammes* et je suis resté 9 heures sans

pouvoir la bouger ; puis, lorsque j'ai voulu faire un mouvement, *j'ai ressenti des douleurs vertigineuses* telles que, pour les expliquer, il faudrait comparer ma tête à la coupole de Saint-Pierre, *imaginer les douleurs pareilles à des sons qui se répercuteraient sous les étendues de cette coupole*. J'avais la sensibilité démesurément agrandie pour souffrir. Le médecin ne me quittait pas. Il craignait une fièvre gastrique. J'ai eu un second vomissement ; enfin, après 25 heures d'agonie, j'ai pu prendre une médecine préparée pour empêcher l'inflammation des intestins.

« Je suis resté six jours au lit et six jours en convalescence. Il paraît que c'était une violente émeute de ma maladie contre mon excellent tempérament. Et voilà que, relevant de mon lit de douleur, je constate que les symptômes de ma maladie de cœur ont disparu : je puis monter, marcher, me coucher de plat, les voies sont libres, le cœur l'est aussi. Néanmoins, sans se fier à ce mieux, le docteur va achever son œuvre et me remettre à neuf ; il faut encore un mois. C'est un bien grand médecin, tout à fait *inédit*. Il rend justice aux médecins français, les premiers du monde pour reconnaître et déterminer les maladies ; mais il les déclare tout à fait ignorants. à quelques exceptions près, en thérapeutique, c'est-à-dire dans la connaissance des moyens curatifs. N'est-il pas affreux de penser que Soulié est mort faute de ce docteur, car j'étais, il y a

deux mois, aussi malade que l'était Soulié quand il s'est mis à se traiter. J'avais sa maladie, causée par les mêmes excès de travail, et je ne pouvais plus faire dix pas sans m'arrêter. Toutes mes douleurs d'estomac ont disparu depuis deux mois. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à ce médecin ! Il aime les violons ; une fois à Paris, il faut que je trouve un vrai Stradivarius pour le lui offrir ».

Cette lettre de Balzac nous donne les renseignements les plus intéressants sur son état.

« Sa tête pesait des millions de kilogrammes ». C'est bien là le signe capital de la grande hypertension, auquel s'ajoutent les « douleurs vertigineuses » que Balzac compare à la répercussion des sons de cloches sous la coupole de Saint-Pierre. Ce qu'il dit des troubles de la circulation sanguine et de la cure de citron instituée par le médecin polonais achève de confirmer notre interprétation. On sait l'usage qui est fait maintenant du citron sous toutes les formes dans les traitements de l'hypertension et de la viscosité sanguine. Le médecin polonais, qui n'avait peut-être pas tort d'incriminer à cette époque l'insuffisance thérapeutique de la médecine française, appliquait avant la lettre, sinon empiriquement, une médication à laquelle, aujourd'hui, les hypertendus sont systématiquement soumis.

Notons encore que Balzac parle de son « excellent tempérament ». Cela veut dire que, malgré tout, il gardait un assez bon état général et se sentait vigoureux. Il ne s'agissait encore que d'une affection localisée à certains organes, mais combien essentiels ! Le grand écrivain était touché dans ses forces vives.

D'ailleurs, quelques jours plus tard, il écrivait à sa sœur qu'il était obligé de renoncer au citron ; son estomac ne le supportait pas.

Le 14 septembre 1849, il se lamentait dans une lettre à sa mère : « Voilà un an que je ne gagne plus rien. Si j'avais été à Paris et que j'eusse travaillé, je serais mort, car le docteur de Vierzschovnia me défend le travail encore pour longtemps ... ».

Le 20 octobre 1849, il écrivait à Laure Surville :

« Ma chère sœur,

« Si tu es étonnée de recevoir si tardivement cette lettre, tu seras affligée en apprenant le motif du retard ; seulement, si tu aimes ta mère et ton frère, ne dis pas un mot de cela à ma mère, pour qui ce serait un coup terrible.

« Il s'est déclaré chez moi ce que le médecin appelle une fièvre céphalalgique intermittente ; c'est affreux ! Il croyait, à chaque accès, que cette fièvre deviendrait cérébrale. J'ai eu le dernier accès il y a trois jours ; elle a donc duré trente-quatre jours. Je suis maigre

comme en 1819 ; pourtant il y a encore un peu de ventre, car le mien était si gros que c'est le dernier refuge de l'embonpoint attaqué par la maladie. Enfin, la fièvre a cédé à six doses de quinine, mêlé à je ne sais quoi, par jour. Les fièvres de ces pays-ci sont célèbres : quand on attrape la fièvre moldave, on en garde les traces toute sa vie : témoin Labois, qui, l'ayant prise à Odessa, est devenu l'ombre de lui-même. Naturellement le voyage de Moscou est abandonné. Je t'écris le premier jour de ma convalescence.

« Ma fièvre a été d'abord quotidienne, puis heureusement elle est devenue tierce, puis quarte, et elle est tombée avant-hier. Je compte sur toi non seulement pour cacher cette maladie à ma mère, mais encore pour la rassurer sur le retard que cette chienne de fièvre apporte à mon retour. La maladie est bien passée, c'est fini ; mais elle a produit un mal autrement grand : c'est l'interruption totale du traitement de l'affection chronique. Les poumons et le cœur ont regagné en mal le terrain que le traitement leur avait fait perdre, et il faudrait au moins deux mois, novembre et décembre, pour me mettre en état de voyager sans danger. Il paraît qu'il faut que j'absorbe 160 doses d'un médicament en pilules qui alterne, de deux jours l'un, avec des poudres que je prends dans du pain à chanter. A dix pilules par jour, cela fait trente-deux jours de traitement ; mais il y a des intervalles de repos qui doublent les trente-deux jours...

« Le traitement de la maladie de cœur et des poumons me met dans un état exceptionnel ; les nerfs sont d'une faiblesse, d'une susceptibilité incroyables. Vous aurez cru sans doute à quelque exagération de ma part ; mais vous devez bien vous figurer que j'ai, au contraire, tout atténué pour ne pas vous inquiéter. Le docteur Knothe promet toujours de me guérir, et ce qu'il a déjà fait prouve qu'il a une conviction. Bien sûr, en France, j'aurais succombé, comme Frédéric Soulié, à une maladie exactement semblable. J'ai eu trois vomissements de sang écumeux, extravasé dans les poumons, avant de me livrer à l'Esculape de Vierzschovnia, qui, par délicatesse, n'osait m'entreprendre. Encore trois mois, l'hydropisie de poitrine était incurable.

« Donc, dis à ma mère que si je ne reviens pas, c'est que sans doute j'ai des espérances de finir heureusement mon voyage, et tu n'auras pas tout à fait tort ».

Le 29 novembre 1849, il écrivait, toujours à sa sœur :

« J'ai repris le traitement de ma maladie de cœur, il y a huit jours. Notre docteur est un très grand médecin, enseveli à Vierzschovnia, mais qui, semblable à beaucoup de génies, aime peu l'art où il excelle et ne l'exerce qu'à contre-cœur. Il est collectionneur de violons, d'armes et d'enfants, car il a beaucoup de ces produits naturels. Son aîné est un médecin qui

poursuit sa profession avec ardeur, et qui promet d'être un grand médecin aussi. Comme médecin, le père a inventé les *poudres*. Il guérit par des substances réduites en poudre qu'on avale dans des pains à chanter ; mais les effets en sont miraculeux. Il les varie, les dose, les compose au fur et à mesure des besoins du malade et des plus petites phases de la maladie. Cela exige des soins et des observations d'une minutie extrême ; mais il se rend ainsi maître des maladies les plus désespérées. Il faut encore six ou huit mois de traitement pour que les valvules de mon cœur aient repris leur élasticité, leur force et leur jeunesse ; car la cause de ma maladie était le dépérissement du sang veineux ; les deux sangs ne s'infusaient plus facilement ; les valvules du cœur ne fonctionnaient plus bien, et le sang s'extravasait dans le poumon droit, puis sortait par les bronches au moindre effort. A Paris, je serais déjà mort, comme Soulié. Nos médecins de Paris sont trop occupés pour avoir des soins si minutieux, et surtout ils ont tous l'opinion préconçue de la morbidité incurable des maladies de cœur ; en outre, ils ignorent complètement les traitements à ordonner selon les tempéraments. Le docteur garde un si profond secret sur la composition de ses poudres, qu'il ne le livre pas même à son fils aîné. Il a radicalement guéri des gens plus malades que moi. En ce moment, je puis monter les vingt marches qui conduisent à mon appartement,

mais trois marches de plus, je ne pourrais pas les franchir. En six semaines, il m'aura mis en état de voyager ; et l'année prochaine, je reviendrai pour quelques mois achever la cure radicale. La fièvre céphalalgique m'a retardé de trois mois. Ah ! l'on ne connaît ce que c'est qu'un climat excessif, asiatique, qu'en le subissant » !

Ainsi, Balzac se consolait par ses illusions sur le climat asiatique. Ce qu'il disait de l'élasticité des valves de son cœur, qui ne fonctionnaient plus bien, était plus exact, plus conforme à la réalité de son état. Mais ce n'est pas à moins de 50 ans que l'artério-sclérose frappe un organisme de cette vigueur, même si l'on tient compte des excès de travail intellectuel qu'il a pu commettre. Il y a une autre cause.

Pour notre part, nous n'hésitons pas à incriminer le tréponème. Balzac l'aura « rencontré » dans sa jeunesse, ne se sera pas soigné, ou se sera insuffisamment soigné et, par le processus que l'on connaît bien aujourd'hui, la syphilis aura déterminé la sclérose des artères, d'où aortite avec ectasie, entraînant l'hypertrophie du cœur, l'hypertension et tous les symptômes consécutifs (céphalée rebelle et vertiges). C'est le tableau classique de la maladie de Hodgson. Jusqu'au jour où la défaillance cardiaque se traduit par les phénomènes d'asystolie, l'œdème aigu du poumon (Balzac parle dans un de ses livres de vomissements sanguinolents qui permettent d'en faire le diagnostic), auxquels s'ajoutent des complications hépatiques et stomacales.

Le diagnostic d'insuffisance cardiaque par aortite spécifique nous paraît d'autant plus vraisemblable qu'à côté de ces phénomènes organiques, il y a lieu de tenir compte de l'excitation cérébrale sans laquelle ne peut s'expliquer la somme prodigieuse de créations littéraires chez Balzac. Or, c'est un fait également bien connu que la syphilis détermine chez ceux qui en sont atteints un accroissement temporaire des facultés intellectuelles. Il semble que la danse du spirochète dans le sang entraîne une danse générale des cellules qui porte au maximum l'activité du sujet selon ses tendances et son tempérament. Chez Balzac, les tendances se sont manifestées du côté cérébral, mais, en même temps, l'appareil circulatoire était gravement lésé.

En dépit des soins intelligents des médecins polonais, Balzac dut prolonger son séjour à Vierzschovnia. Le 14 mars 1850, il eut la grande joie d'épouser, dans l'église paroissiale de Sainte-Barbe, à Berditchef, celle qu'il attendait depuis des années et des années, et avec laquelle il échangea une correspondance si intéressante : Mme Eve Hanska, née comtesse Rzewuska. Il fit part de la bonne nouvelle à sa sœur et à sa mère, ainsi qu'à son amie Mme Zulma Carraud. Mais il avouait à sa mère : « Je ne vais pas bien du côté du cœur et du poumon ; tout mouvement me syncope la parole et la respiration ... ».

Malgré tout, il tint à rentrer en France. Les deux époux firent le voyage, qui fut extrêmement difficile et pénible. Enfin, après plusieurs semaines, ils arrivèrent à Paris, où l'épreuve suprême attendait Balzac.

Dans une lettre datée du 20 juin 1850, qu'il avait dictée à Théophile Gautier, il ajouta de sa main ces derniers mots : « Je ne puis ni lire, ni écrire ».

Cabanès a reproduit dans *Balzac ignoré* l'observation rédigée par le docteur Nacquart « à l'instigation d'un littérateur » — il ne dit pas lequel — qui lui avait demandé une relation des « derniers moments de Balzac ». La voici :

« M. de Balzac revenait à Paris dans les derniers jours de mai 1850, après un séjour de deux années en Russie.

« L'altération dont ses traits étaient empreints n'échappa point à ses amis. A plus forte raison, combien de funestes présages cet état ne fit-il pas naître dans l'esprit du médecin qui l'avait suivi, étudié, aimé dès son enfance !

« Une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le travail des nuits et par l'usage ou plutôt l'abus du café, auquel il avait dû recourir pour combattre la propension naturelle de l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal développement.

« Et comme autant de conséquences de cette lésion, une respiration courte, haletante, lui interdisait tout

mouvement ; sa parole, autrefois si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée ; sa vue, jadis si nette et si étendue, au physique comme au figuré, semblait s'être couverte d'un voile et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir, transcrire lui-même sa pensée.

« En présence de si redoutables accidents et malgré une confiance qui voulait rester excessive, nous voulûmes appeler au secours de cette grande intelligence en péril nos collègues Fouquier, Roux, Louis et Rayer.

« A plusieurs reprises, on put espérer toucher à une convalescence, de nature à faire illusion au malade lui-même, et surtout au cœur si noble et généreux et si élevé qui venait de s'identifier à cette grande destinée littéraire.

« Mais la science qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication d'une profonde albuminurie, ne pouvait plus voir là que des trêves.

« Ces bons instants, ou plutôt ces moins mauvais moments, rendaient à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue : aussi Dieu seul sait-il combien on a perdu à n'avoir point recueilli les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont s'imprégnait sa parole et que, pour la première fois, sa plume ne pouvait buriner.

« Au milieu de pareils désordres organiques, M. de Balzac qui, de tout temps, avait compris toute la destinée de l'homme, désira s'associer aux entretiens

d'un digne ministre de Dieu, dans la bouche duquel la religion n'était que la plus haute expression de l'intelligence de l'univers. Combien était navrante cette sérénité d'un homme qui, jeune encore, voyait se rompre pour lui le cours d'une renommée laborieusement acquise au prix de trente années de veilles et d'efforts ; l'espérance de pouvoir compléter son œuvre et, plus que tout cela, le bonheur intérieur qu'il venait de conquérir.

« Quelques aberrations passagères, mais rares encore, ne tardèrent pas à suspendre parfois cette intelligence et à l'étonner lui-même, car il se cherchait au retour.

« Le mal fit bientôt des progrès tels que les inspirations d'une âme aussi ardente par affection, non plus que les soins les plus incessants de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir une vie qui s'échappait.

« M. de Balzac mourait dans la nuit du 18 au 19 août 1850 ».

Docteur Nacquart.

Si on dépouille cette note de ses ornements littéraires, il reste que le docteur Nacquart parle d'une *ancienne affection du cœur* qui venait de prendre un *nouveau développement*, affection *exaspérée* par le travail et l'abus du café, mais non causée par eux.

Le paragraphe suivant est encore plus précis : l'observation constate une *lésion* du cœur, de la dyspnée, de la dysarthrie, un affaiblissement de la vue.

Plus loin, diagnostic d'une complication : profonde albuminurie.

Aussi le docteur Nacquart n'avait-il pas la moindre illusion sur les courtes rémissions qui permettaient à son illustre malade de se reprendre et d'espérer encore. Impossible de retenir « une vie qui s'échappait » !

Comment, après cela, Cabanès pouvait-il écrire : « Avant que se soient déclarés les premiers symptômes de la maladie qui devait avoir un dénouement mortel, on ne relève dans la vie de Balzac que des épisodes morbides sans importance » ? ... Il n'avait donc pas lu les lettres qui, depuis 1832, font sans cesse allusion à ces maux de tête rebelles, qualifiés de « névralgies » et à ces vertiges qui étaient les premiers signes de l'hypertension. Celle-ci, d'origine spécifique à notre avis, était sans doute aggravée par le travail excessif, par les semaines de vie sédentaire, par la constitution pléthorique de Balzac, par les dîners pantagruéliques qu'il faisait en dehors de ses périodes de création intellectuelle. Son genre de vie, a, selon l'expression du docteur Nacquart, « exaspéré » l'affection primitive, mais celle-ci, encore une fois, était due, selon nous, à la rencontre du tréponème.

Cabanès attachait plus d'importance à une compli-

cation finale qui aurait marqué « le stade ultime de l'affection cardiaque à laquelle succomba Balzac ». Il en a fait un « phlegmon gangréneux », suite d'un abcès survenu à la jambe gauche. Sur les membres, envahis par l'œdème, il est fréquent que des phlyctènes se développent. Et une infection locale, dans un organisme sans défense, aura dégénéré en phlegmon.

Victor Hugo, dans *Choses vues*, a fait l'émouvant récit de sa dernière visite à Balzac moribond et il a décrit la plaie d'après les dires de la servante. Il ajoute : « Une odeur insupportable s'exhalait du lit ».

N'empêche qu'il s'agissait bel et bien d'une crise terminale d'asystolie aiguë, à la fin de laquelle apparaissait un simple épisode infectieux. Mais pas une fois, dans son livre, Cabanès n'a seulement prononcé le mot d'asystolie ! Cependant, il reproduit la dernière ordonnance formulée par le docteur Nacquart :

« Le malade, dans un repos absolu, prendra toutes les heures une cuillerée à café de la potion suivante :

« *R. iodure de potassium*, 8 1/2 ; *teinture de jusquiame*, 5 ; *idem de digitale*, 5 ; *sirop de salsepareille composé*, 250 ».

Or, la salsepareille et l'iodure de potassium sont les médicaments de choix que les médecins d'autrefois prescrivaient dans tous les cas où ils soupçonnaient la syphilis.

Dans ses souvenirs intimes sur Balzac, son ancien

éditeur Edmond Werdet a écrit une phrase qui mérite d'être notée :

« *Atteint d'un anévrysme au cœur*, il opposait à cette affreuse maladie toute la force de son vigoureux tempérament ».

Quoique n'étant pas médecin, Werdet semble avoir entrevu la vérité qui a échappé à Cabanès. C'est par les médecins qui ont soigné Balzac que Werdet aura entendu parler d'*anévrisme au cœur*. L'imprécision même du terme dont il se sert est la preuve qu'il rapporte — mal — un mot dont la technicité lui échappait. Il ne pouvait s'agir que d'un anévrysme de l'aorte. Nous revenons ainsi au diagnostic d'aortite d'origine spécifique, posé plus haut.

CONCLUSIONS

I. Honoré de Balzac, l'illustre romancier de la *Comédie humaine*, avait une constitution robuste. Son père, qui était d'origine terrienne, possédait un tempérament sanguin et vigoureux : il est mort accidentellement à 82 ans. Sa mère, Parisienne, présentait les caractères d'une hyperthyroïdienne. Elle est morte dans sa 76^e année, quatre ans après son fils Honoré. Les ascendances paternelle et maternelle de Balzac le prédisposaient à la longévité.

II. On ne relève, ni dans son enfance, ni dans sa jeunesse, de maladie grave. Ses portraits le montrent sous un aspect floride. Lui-même se sentait plein de vigueur et avait la conviction qu'il vivrait très vieux. Un de ses contemporains l'a comparé, sous le rapport de la santé et de la gaîté, à un « sanglier joyeux ».

III. Quand il était plongé dans ses productions littéraires, Balzac observait une hygiène spéciale : il ne dormait que 5 à 6 heures, mais il mangeait très peu, surtout des fruits, buvait du café très fort, un peu de vin de Vouvray, prenait tous les jours un bain

d'une heure. Le surmenage intellectuel et l'abus du café étaient certains. Mais ils ne suffisent pas à expliquer le mal qui causera sa mort à l'âge de 50 ans. En dehors des périodes de création intellectuelle, Balzac menait large vie, était gros mangeur, voyageait beaucoup. Sa constitution pléthorique est attestée par sa corpulence frisant l'obésité, son teint coloré, son double menton et son cou puissant.

IV. A partir de 1832, on relève dans sa correspondance qu'il se plaint de céphalée fréquente et de vertiges. On peut suivre alors la marche progressive d'une affection dont le grand symptôme évident est l'hypertension.

D'où vient cette hypertension ? Le surmenage, l'abus du café, la pléthore chez un sujet enclin à l'obésité, sont des facteurs certains et importants, mais qui malgré tout, restent secondaires. Ils ne suffiraient pas à déterminer une grande hypertension chez un homme encore jeune et robuste.

Quelques années avant la mort de Balzac, nous voyons déjà s'installer la maladie qui l'emportera. C'est une insuffisance aortique d'origine artérielle, le type classique de la maladie de Hodgson. En effet, nous ne trouvons chez lui ni passé rhumatismal, ni endocardite infectieuse. Son âge, son faciès plutôt vultueux, son aspect physique, et les signes qu'il

décrit dans ses lettres, sont en faveur de la maladie de Hogdson. Dans ce cas, c'est la spécificité qui est en cause. Cliniquement, tout la requiert et nous permet de supposer son existence. Ajoutons qu'au point de vue psychique et intellectuel, elle cadre bien avec l'intensité de développement des facultés intellectuelles qui aboutit à la prodigieuse création de la *Comédie humaine*. Aucun autre écrivain n'offre, dans un temps aussi court (vingt ans), une pareille fécondité et d'un pareil génie.

V. L'excitation cérébrale et l'atteinte artérielle, d'origine spécifique, ont usé précocement Balzac. L'aortite a déterminé l'hypertrophie du cœur. Puis la défaillance cardiaque s'est accompagnée d'accidents pulmonaires (dyspnée, œdème aigu du poumon), de congestion hépatique, d'œdème des membres inférieurs et d'albuminurie. Pendant plus de deux ans, la nature vigoureuse de Balzac a résisté. Enfin, l'asthénie est devenue irréductible et la crise terminale a enlevé le grand écrivain dans sa cinquantième année.

Vu : le Doyen,
TIFFENEAU.

Vu : le Président de la Thèse,
TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- Balzac (Honoré de).** — *La Comédie humaine*, texte révisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon, Paris, Conard, 1922.
- *Correspondance* (1819-1850), Paris, Calmann-Lévy, 1876.
- Bellessort (André).** — *Balzac et son œuvre*, Paris, Perrin, 1924.
- Bozzi (José).** — « Balzac et les médecins dans la Comédie humaine », Paris, *Mercure universel*, 1932.
- Brunetière (Ferdinand).** — *Honore de Balzac*, Paris, Calmann-Lévy, 1907.
- Cahiers balzaciens* publiés par Marcel Bouteron. *Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec le docteur Nacquart* (1823-1850), Paris, éditions Lapina, 1928.
- Caujole (Dr P.).** — *La médecine et les médecins dans l'œuvre de H. de Balzac*, thèse, Lyon, 1900.
- Cornilleau (Dr Robert).** — *H. de Balzac, écrivain social*, Paris, Spes, 1925.
- Cabanès (Dr).** — *Balzac ignoré*, Paris, Albin Michel, s.d.
- Curtius (Ernst-Robert).** — *Balzac*, traduit par Henri Jourdan, Paris, Grasset, 1933.
- Gozlan (Léon).** — *Balzac intime*, Paris, librairie illustrée, s.d.
- Devic (Dr) et Morin (Dr G.).** — « Balzac précurseur de Bleuler », *Lyon médical*, 25 septembre 1927.
- Lacassagne (Dr M.-A.).** — « La médecine d'autrefois et le médecin au XX^e siècle », Paris, *Revue scientifique*, 1902.

Claude (Pr Henri) et **Lévy-Valensi (J.)**. — « Un schizophrène dans la Comédie humaine », Paris, *Progrès médical*, 7 avril 1934.

Séché (Alphonse) et **Bertaut (Jules)**. — *La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains : H. de Balzac*, Paris, Michaud, s.d.

Mercier (Dr Raoul). — *Le monde médical de Touraine sous la Révolution*, Tours, Arrault, 1936.

Merlant (Joachim). — *Honoré de Balzac*, Paris, Didier, 1912.

Werdet (Edmond). — *Portrait intime de Balzac*, Paris ; Dentu, 1859.

